

# JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Le journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT :  
 Pour Roubaix : 18 fr. par an,  
 10 fr. pour six mois,  
 6 fr. pour trois mois.  
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.  
 Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,  
 A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Dimanche dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 22 décembre.

REMISE DES CONDAMNATIONS PRONONCÉES EN  
 MATIÈRE DE PRESSE PÉRIODIQUE.

La feuille officielle contient un décret en date du 19 décembre dont voici les dispositions principales :

Art. 1<sup>er</sup>. Remise est faite de toutes condamnations prononcées jusqu'à ce jour pour délits et contraventions en matière de presse périodique.

Art. 2. Il ne sera donné aucune suite aux pourcuits actuellement exercés pour infractions de cette nature.

Art. 3. Les droits des parties civiles sont expressément réservés.

Moniteur du 21 décembre.

PARTIE OFFICIELLE.

Les départements ministériels restent classés de la manière suivante :

Ministère d'Etat,  
 Ministère de la justice,  
 Ministère des affaires étrangères,  
 Ministère de l'intérieur,  
 Ministère des finances,  
 Ministère de la guerre,  
 Ministère de la marine et des colonies,  
 Ministère de l'instruction publique et des cultes,  
 Ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics,  
 Ministère de la Maison de l'Empereur.

Toutefois, les ministres, avec ou sans portefeuille, prennent rang entre eux, comme suit, d'après l'ancienneté déterminée par la durée de leurs services, en qualité de membres du conseil des ministres, à l'exception du ministre d'Etat qui conserve la préséance.

L. L. E. Exc. le comte Walewski, ministre d'Etat;  
 M. Baroche, ministre sans portefeuille;  
 M. Magne, ministre sans portefeuille;

M. Rouher, ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics;  
 Le maréchal Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur;  
 M. Billault, ministre sans portefeuille;  
 M. Rouland, ministre de l'instruction publique et des cultes;  
 M. Delangle, garde des sceaux, ministre de la justice;  
 Le comte de Persigny, ministre de l'intérieur;  
 Le maréchal comte Randon, ministre de la guerre;  
 Le comte de Chasseloup-Laubert, ministre de la marine et des colonies;  
 M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères;  
 M. de Forcade, ministre des finances.

PARTIE NON OFFICIELLE.

Paris, 20 décembre.

Certains organes de la presse anglaise, avec une persistance inexplicable, entretiennent leurs lecteurs des richesses fantastiques dont chaque soldat français va revenir chargé, après le prétendu pillage du palais impérial de Pékin. Pour toute réponse, nous nous bornons à reproduire textuellement une lettre écrite par le général de Montauban à S. Exc. le maréchal ministre de la guerre, à la date du 8 octobre. On se rappelle que les ambassadeurs de France et d'Angleterre sont entrés à Pékin le 22 octobre et que la paix a dû être signée le 26.

« Quartier-général, sous Pékin,  
 le 18 octobre 1860.

» Monsieur le maréchal,

» Nous étions convenus, le général Grant et moi, de nous rendre à Yuen-Ning-Yuen, maison d'été que l'Empereur occupe presque tous les jours, à quatre lieues au nord de Pékin.

» Ce pays est tellement coupé de routes, de bois, etc., que le général Grant s'est égaré avec son armée, et que je suis arrivé seul, le soir, devant le palais, gardé par une garde tartare.

» Malgré une marche longue et pénible, j'ai fait occuper le palais à sept heures du soir, et,

en y entrant de vive force, j'ai eu deux officiers et quelques soldats blessés. Les Tartares ont évacué le palais confié à leur garde et ont perdu quelques hommes, dont un petit mandarin tué dans la cour même. J'ai fait occuper le palais, et, le lendemain au jour, je m'y suis rendu. Il m'est impossible, monsieur le maréchal, de vous dire ici toutes les merveilles de cette habitation impériale; rien, dans notre Europe, ne peut donner l'idée d'un luxe pareil; je n'essaierai pas d'en décrire les splendeurs dans ces lignes si rapides. J'aurai l'honneur d'écrire longuement à Votre Excellence, par le prochain courrier, pour vous en faire une description complète.

» J'ai fait garder par des postes assez forts les diverses issues du palais, afin que rien ne fût dérangé avant l'arrivée de nos alliés, que j'ai fait prévenir de suite. Quelques heures après, ils sont arrivés, et comme une partie de leur cavalerie avait rallié ma colonne, j'ai fait désigner deux officiers anglais et deux officiers français, pour que rien ne fût touché et que les deux armées exerçassent conjointement une surveillance sévère.

» Le général Grant et lord Elgin étant arrivés, nous avons nommé trois commissaires de chaque nation pour procéder au partage des objets les plus précieux. Dans ce partage, j'ai recommandé à nos commissaires de ne s'attacher qu'aux objets ayant de la valeur au point de vue de l'art ou par leur antiquité; j'espère envoyer à Votre Excellence, pour S. M. l'Empereur et pour les grandes collections du gouvernement, ou pour le musée d'artillerie, des curiosités assez rares en France.

» En ce moment, j'attends l'arrivée du baron Gros, qui doit me rejoindre ici, où se trouve aussi lord Elgin. Une sorte de convention a eu lieu entre le prince Kong, régent de l'empire, et le général anglais, au nom des deux généraux en chef. J'avais consenti à un armistice afin que le prince Kong vint à Pékin pour traiter; il s'est retiré à huit lieues, et l'Empereur est en Tartarie.

» Veuillez excuser, monsieur le maréchal, l'incorrection de cette lettre que je vous écris à la hâte; je resterai ici demain et même jusqu'à

ce que Pékin soit occupé de gré ou par la force, et j'aurai l'honneur de vous rendre officiellement un compte détaillé.

» Recevez, etc. »

On lit dans le Moniteur :

« Une dépêche du baron Gros au gouvernement de l'empereur, transmise de Pékin par la voie de Saint-Petersbourg et datée du 7 novembre, confirme la nouvelle de la signature de la paix entre le frère de l'empereur et les plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre. L'ultimatum de Chang-Hai a été accepté. L'échange des ratifications du traité de Tien-Tsin a eu lieu : 60 millions seront payés comme indemnité à la France ; 3,750,000 fr. ont dû être versés à compte le 30 novembre. L'émigration des coolies est autorisée par le gouvernement chinois. Les églises, les cimetières et leurs dépendances, appartenant autrefois aux chrétiens dans tout l'empire, leur seront rendus par l'entremise du ministre de France. Un *Te Deum* et le *Domine salvum* ont été chantés le 29 octobre dans la cathédrale de Pékin, après le rétablissement sur le sommet de cet édifice de la croix qui le surmontait autrefois. »

La feuille officielle a annoncé que, dans le traité signé avec la Chine, des avantages importants avaient été stipulés en faveur de la religion chrétienne. Le *Moniteur de l'armée* annonce, de son côté, que les édits rendus autrefois par l'empereur Khang-Hi en faveur du catholicisme allaient être remis en vigueur. Si ce dernier fait, qui est dans la nature des choses, se réalise, ce sera un des événements les plus importants de l'époque actuelle.

L'empereur Khang-Hi, monté sur le trône en 1661, fut un des plus grands princes de la dynastie tartare-mandchoue qui règne aujourd'hui. Il comprit les services que les Européens pourraient rendre à son pays, et il se montra très favorable au catholicisme; il attira les jésuites à sa cour, et ces derniers apportèrent en Chine toutes les inventions connues alors en Europe, principalement celles qui se rappor-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 22 DÉCEMBRE 1860.

— N° 12. —

FAUTE DE CONFIANCE

PAR G. RAIMUND.

VIII

— Je suis le chef de la famille et le propre gardien de mon honneur, répondit le comte en se forçant à se rasseoir. Ecoute encore... nous ne nous battons qu'à six pas de barrière, il est donc possible que je reste sur le terrain. — Ne me regarde pas d'un air si anxieux, Alexandre, tu es un homme et tu sais comment sentent les hommes. Crois-moi, d'ailleurs; si je reposais à côté d'elle, ce serait un bonheur pour moi. Pourtant, à la volonté de Dieu!

— Mais cette grave offense, ne puis-je la connaître ?

— Non, Alexandre, pas de question à cet égard. — Si je ne reviens pas, tu feras parvenir les lettres que voici sur mon secrétaire. Tu joindras cent louis à celle pour Francfort, et tu réitéreras annuellement pendant quinze ans

\* Reproduction interdite.

l'envoi de pareille somme, sans l'enquêter du destinataire, ni de la raison de ce legs. Donne-m'en ta parole.

— Je te le promets sur l'honneur, dit Alexandre en lui tendant la main.

— Voici mon testament, poursuivit le comte montant du doigt un pli cacheté; il est en due forme... Aime ma fille et estime-la ta vie durant... continua-t-il d'une voix attendrie... elle est bonne et accoutumée depuis son enfance à être entourée d'amour. Ne l'intime de pas en te montrant colère et implacable si elle te donne quelque sujet de mécontentement, car elle est encore si jeune que les caprices mutins pourraient avoir conservé leur empire sur elle. Assure-toi sa confiance par de la justice et de l'équité, car il n'y a pas loin du défaut de confiance au mensonge, et le malheur suit de près le mensonge. Elevez votre enfant de manière qu'il devienne un homme de cœur, un homme capable et droit, un vrai gentilhomme qui fasse honneur à son nom. Je vais descendre auprès de Paula pour me donner une dernière fois... — Si Dieu le veut ainsi... — le bonheur de les voir... elle et l'enfant... Pour toi, qui est encore violemment agité de ce que tu viens d'apprendre... demeure ici... de crainte que Paula ne soupçonne mon dessein.

— Mais, au moins, qui est ton adversaire ?

A ces mots, le mécontentement se peignit sur les traits du comte.

— Je t'ai déjà interdit de me questionner... dit-il. — Cependant... — il s'arrêta l'air pensif... — tu l'apprendrais toujours si le sort lui était contraire. Je t'en prie, Alexandre, que ce soit ta dernière question; car j'ai des raisons pour me taire. Avant tout, il faut que tu t'engage à ne t'immiscer en aucune façon dans l'af-

faire et à n'en dire mot à personne qu'elle ne soit terminée; j'exige ta parole d'honneur sur ces deux points encore.

— Je te la donne.

— Mon adversaire est... Kielsky!

— Ah! s'écria le jeune homme avec emportement, il est donc ici? En ce cas, c'est moi que l'affaire regarde, c'est mon honneur qui est en jeu... à moi de me battre... Maintenant je sais tout, et je ne souffrirai pas que tu te fasses le défenseur de mon nom.

— Perds-tu la tête? dit le comte furieux;

— Mon Dieu! répliqua le baron hors de lui, mais tu ne sais pas...

— Je ne veux rien savoir..., interrompit le comte impatient. Quoi que j'apprenne, rien ne peut ébranler ma résolution. Alexandre, ce n'est pas le moment de m'irriter encore davantage; peut-être n'ai-je plus qu'une heure à vivre... elle appartient à Paula.

Le comte sortit, laissant Alexandre dans un état impossible à décrire. La fureur qu'il ressentait de l'infidélité de sa femme, l'amertume qu'il éprouvait de voir son amour trahi, la soif de la vengeance et l'angoisse pour la vie du comte, se déchaînaient dans son sein. — Oh! cette parole, cette parole qui l'enchaînait pendant que le traître était triomphant à deux pas de lui! Cette parole qui le condamnait à l'horrible torture de rester les bras croisés tandis qu'un autre allait exposer ses jours pour laver son honneur à lui! C'en était trop pour son cœur en proie à une agitation farouche, c'en était trop de supporter cette pensée affreuse jusqu'à ce qu'il connût l'issue du combat et qu'il pût obtenir le moindre renseignement ou la moindre satisfaction. Il descendit au parc et se mit à l'arpenter dans tous les sens, mais sans

retrouver le moindre calme. D'un autre côté, impossible à lui de voir Paula que l'affaire ne fût terminée. Comment se serait-il tu en présence de l'infidèle qui avait attiré sur les siens un pareil malheur?

A l'expiration du temps dont il pouvait disposer, et qui s'était écoulé avec lenteur, le comte remonta à sa chambre, prit son chapeau et se mit en route à travers le parc. — Vainement chercha-t-il Alexandre des yeux, il ne l'aperçut nulle part, et il ne voulait pas faire attendre son adversaire. A son arrivée sur le terrain, il y trouva le grand forestier, Kielsky ne tarda pas à paraître, et enfin le docteur Wagner.

Les deux adversaires se firent un muet salut; mais le calme du comte l'abandonna lorsqu'il se vit en présence de celui qu'il haïssait à la mort. Il devint d'une pâleur extrême; la fureur et le mépris éclatèrent dans ses yeux, et son agitation fit trembler ses lèvres. Kielsky ne s'émut pas le moins du monde; il fredonnait tout bas un air, et il époussetait ses bottes avec son mouchoir.

Cointe de chênes superbes et tapissée d'un moelleux gazon, cette clairière était un endroit bien choisi, loin des bruits du travail et du plaisir. Sauf quelques sons du chant joyeux des laboureurs, apportés de temps à autre par un vent léger, on n'y entendait pas le gazouillement des oiseaux s'ébattant dans le feuillage. On eût dit un mystérieux asile de l'amour, qui aime à échanger ses caresses dans un doux tête-à-tête, à l'abri des regards curieux. Il était si beau, ce petit coin de terre; le soleil y brillait si séduisant à travers les arbres, le ciel y paraissait d'un bleu si éclatant, que la nature semblait inviter les deux adversaires à